

dont le ciel seul se chargera, et à laquelle le travail commun ne sera plus imposé. Plus que tous les autres le disciple de Jésus-Christ sera un homme de travail, puisque son Maître comme Dieu « opère sans cesse », comme homme « fut dans les labeurs depuis les jours de sa jeunesse ». Seulement si le chrétien travaille avec les autres, il ne travaille pas comme les autres. Si les mondains s'épuisent dans un labeur qu'ils bornent aux années fugitives de cette vie, le chrétien ne songe qu'à l'acquisition d'un bien surnaturel et divin. C'est ce que Jésus-Christ entend par ces deux mots : « nourriture qui périt ; — nourriture qui demeure éternellement ». *Travaillez, non pour une nourriture périssable, mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle*<sup>1</sup>.

L'âme humaine est avide de nourriture ; elle a horreur de la faim et du vide ; elle a des aspirations véhémentes et la vie entière de l'homme ici-bas, se consume à apaiser cette faim mystérieuse. Seulement l'homme se trompe ; il croit apaiser la faim qui le torture en lui apportant « la nourriture périssable », et il ne fait que l'irriter davantage. Et cette nourriture « qui périt », quelle est-elle ? Pour l'ambitieux ce sont les honneurs, les dignités, les hautes charges. Pour le voluptueux ce sont les plaisirs des sens. Pour l'avare c'est l'ivresse de l'or. Pour tous ce sont les vaines sollicitudes de la vie, le tumulte des affaires, les incessantes préoccupations de la vie matérielle, les frivolités du monde, les recherches du luxe ou du bien-être. Tout cela « périt », et au lieu de remplir la faim ne fait que l'agrandir. Il est une autre nourriture, surnaturelle, divine, immortelle, et rendant immortels comme elle ceux qui la reçoivent.

<sup>1</sup> Joan., VI, 27.

Heureux sont-ils ceux qui la connaissent, qui la réclament, qui l'obtiennent ! Mais elle n'est pas de la terre, elle est du ciel, et Dieu seul peut nous la donner. *Celle-là le Fils de l'homme vous la donnera, car Dieu l'a marqué de son sceau*<sup>1</sup>.

Cette nourriture divine, ce pain de l'âme qui rassasie pour le temps et demeure dans l'éternité, cet Aliment sans lequel nous demeurons faméliques, n'est autre que le Fils de Dieu lui-même se donnant à nous, Jésus-Christ envoyé par son Père pour donner la vie au monde, « marqué du sceau du Père », c'est-à-dire désigné pour ce grand et sublime ouvrage de vivifier l'humanité entière et de la revêtir d'immortalité. Mais comment nous identifier cette nourriture ? Comment vivre de Jésus-Christ ? Par la foi. C'est donc la foi et elle seule qui nous engendre à la vie divine, qui entretient en nous cette vie, qui nous dispose aux grâces du temps et aux merveilles de l'éternité. Nous n'allons à Jésus-Christ que par la foi ; nous ne pouvons prétendre à sa divine Eucharistie, à la manducation de sa chair qu'il va nous proposer tout à l'heure que si la foi nous y a disposés. Le Père ne nous amène à Jésus-Christ que par le lien de la foi. Le Fils ne nous amène au Père qu'en nous le faisant connaître et adorer par la foi. Notre résurrection future à la gloire éternelle n'est qu'une suite et une récompense de notre foi. Ainsi notre vie surnaturelle est subordonnée à la foi comme notre vie matérielle l'est à la nourriture. Et c'est en ce premier sens que Jésus-Christ s'appelle « le Pain vivant », « le Pain descendu du Ciel ».

Assurément les Juifs ne comprirent pas la sublimité

<sup>1</sup> Joan., VI, 27.

de cet enseignement. Ils s'élevèrent néanmoins, quoique confusément, jusqu'à une nourriture plus excellente que l'ordinaire, et ceux, qui venaient de goûter si délicieusement le repas savoureux que le Sauveur venait de leur dispenser, s'imaginèrent qu'il s'agissait de quelque mystérieux rassasiement, qui, sans leur coûter aucun mal, leur apporterait de toutes nouvelles jouissances. Le Sauveur leur avait dit : « travaillez » : ils veulent savoir quel travail leur est demandé, quelle est l'œuvre que Dieu exige et qui leur vaudra la nourriture convoitée : *Que ferons-nous pour travailler aux œuvres de Dieu* ? Une seule œuvre est exigée, c'est celle de la foi ; non pas sans doute la foi stérile et inerte, mais la foi conséquente avec elle-même, la foi accompagnée d'œuvres saintes. On ne croit pas véritablement, quand la conduite est en flagrante opposition avec la croyance. *L'œuvre de Dieu, répondit Jésus-Christ, est de croire en Celui qu'il a envoyé* <sup>2</sup>.

Le malentendu entre la grossière attente d'une nourriture matérielle et l'Aliment divin qui n'est autre que le Fils de Dieu, s'accroissait et se compliquait déjà d'un sourd mécontentement. On sent, à la réponse aussi ridicule qu'insolente des Juifs, qu'ils sont déçus dans leur espoir. *Quel miracle faites-vous qui puisse nous déterminer à croire en vous* ? Ils veulent un miracle et ils ne cessent d'en contempler ! Ils étaient si enthousiasmés de celui des cinq pains qu'ils reconnaissaient en Jésus « le Prophète » et voulaient le faire roi ! Mais maintenant qu'il ne semble plus s'agir que de faveurs spirituelles et d'une immatérielle nourriture, ils ne recon-

<sup>1</sup> Joan., VI, 28.

<sup>2</sup> Joan., VI, 29.

<sup>3</sup> Joan., VI, 30.

naissent plus Celui qu'ils acclamaient. Après l'insolence vient l'astuce ; ils provoquent Jésus à la jalousie en lui opposant Moïse : *Nos pères, répliquent-ils, ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : « il leur a donné à manger un pain du ciel* <sup>1</sup> ».

Ils se trompaient en attribuant à Moïse le miracle dont Dieu seul était l'Auteur. Mais ils se trompaient plus encore en prenant pour la réalité ce qui n'était que la figure, et en faisant Moïse plus grand que Jésus-Christ. Non ! Le pain miraculeux du désert n'est pas le vrai pain destiné par Dieu à l'humanité, il n'en est que la lointaine image, car c'est divinement que Dieu a résolu de nourrir le monde, et le Pain véritable, véritablement venu du ciel, c'est Dieu même, c'est le Fils de Dieu, que la foi nous incorpore et dont nos âmes se nourrissent pour la vie éternelle. *En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le Pain du ciel, c'est mon Père qui vous le présente. Le vrai Pain de Dieu, c'est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde* <sup>2</sup>.

Entêtés dans leur illusion et se figurant encore que ce pain mystérieux serait quelque manne plus savoureuse que celle du désert, les Juifs s'écrient : « *Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là* <sup>3</sup> ! »

Jésus déchire alors tous les voiles, et bien qu'il ne s'agisse pas encore de l'Eucharistie, mais de notre union à Dieu par la foi et de la vie surnaturelle que cette union nous communique, il découvre le mystère de son Incarnation et des effets que cette incarnation doit produire en chacun de nous. C'est Lui qui est notre vie ;

<sup>1</sup> Joan., VI, 31.

<sup>2</sup> Joan., VI, 32-33.

<sup>3</sup> Joan., VI, 34.

c'est Lui qui sera le complet rassasiement de notre nature. Unis à Lui nous possédons tous les biens ; vivant de lui, de sa sainteté, de sa puissance, de sa gloire, de ses joies, de son bonheur, de ses richesses, de son immortalité, rien ne nous manque et nous sommes à jamais rassasiés. *Je suis le Pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim ; celui qui croit en moi n'aura plus soif*<sup>1</sup>.

Il y eut sans doute dans l'assemblée des murmures ou des signes de dénégation, car Jésus reprit : « Vous m'avez vu et vous ne croyez pas<sup>2</sup> ! » Oui certes ! ils l'avaient vu ! à ses continuel miracles ils l'avaient vu dans la puissance d'un Dieu. A ses bienfaits ils l'avaient vu comme le Sauveur du monde, le Vivificateur des âmes et des corps, et quand, à cette heure, il se représentait comme le « Pain » qui donne et entretient la vie, comme « le Pain venu du ciel » et accordé au monde par Dieu son Père, il ne faisait qu'affirmer ce que sa vie entière prouvait invinciblement.

Le Sauveur continue à développer sa mission rédemptrice, la vie qu'il communique au monde, la résurrection qui récompensera plus tard la foi que l'on aura en Lui, l'union parfaite qui de son Père et de Lui ne fait qu'un même amour, une volonté unique, une seule puissance, la réciprocité des dons que les personnes divines se font l'une à l'autre et dont les Elus sont l'objet. *Tout ce que le Père me donne viendra à moi*<sup>3</sup>. Non pas assurément que le libre arbitre nous soit enlevé et que nous allions à Jésus-Christ fatalement. Dieu nous attire ; à nous de ne pas mettre obstacle à notre divin

<sup>1</sup> Joan., VI, 35.

<sup>2</sup> Joan., VI, 36.

<sup>3</sup> Joan., VI, 37.

entraînement. Le Père nous donne à Jésus-Christ, Jésus-Christ nous accepte. Gardons-nous de nous soustraire à l'un et à l'autre. Nous seuls serons la cause de notre perte, car, ajoute le Sauveur, *Celui qui vient à moi je ne le repousserai point dehors*<sup>1</sup>. Comment le ferait-il puisque la raison de sa venue sur la terre est de nous sauver, et que notre salut est voulu de son Père comme de Lui ? *je suis venu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père qui m'a envoyé est que je ne perde rien, de tout ce qu'il m'a donné*<sup>2</sup>. Quelle invincible assurance nous avons donc de notre salut, si nous-mêmes n'y mettons point d'obstacle ! Et ce salut quel est-il ? La vie éternelle. La vie de l'âme et la résurrection glorieuse du corps, que *je ressusciterai au dernier jour*<sup>3</sup>. Et Jésus-Christ répète encore la même assurance : il ne fait qu'un avec son Père, il est Dieu ; croire en Lui c'est l'œuvre de salut exigée de nous et que couronnera un jour la résurrection glorieuse. *La volonté de mon Père qui m'a envoyé c'est que quiconque voit le Fils et croit en Lui ait la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour*<sup>4</sup>.

Ces mots, qui enflamment nos célestes espérances, mettent le comble à notre gloire et nous assurent le plus brillant avenir, hors des petites misères et des misères de la vie terrestre, portèrent jusqu'à l'exaspération le mécontentement des Juifs. Il n'y avait plus à s'y méprendre ; l'attente de biens temporels s'évanouissait, les satiétés de la chair étaient répudiées, et à leur place Jé-

<sup>1</sup> Joan., VI, 37.

<sup>2</sup> Joan., VI, 38-39.

<sup>3</sup> Joan., VI, 39.

<sup>4</sup> Joan., VI, 39.

sus-Christ proposait au monde une nourriture qui n'était autre que la possession même de Dieu par la foi. Sensuels et grossiers les Juifs n'avaient que faire de ces surnaturelles richesses. En les répudiant ils répudiaient du même coup Celui qui les leur proposait. Ils l'avaient acclamé la veille, aujourd'hui qu'il ne répondait plus à leurs basses convoitises ils le couvraient de leurs mépris : *Ils se mirent à murmurer contre Jésus, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ». N'est-ce pas là le fils de Joseph, disaient-ils ? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère ? Que vient-il donc nous dire : « Je suis descendu du ciel » ?*

Jésus sans relever l'injure continua ses enseignements. Le plus grave et le plus beau de tous est, nous l'avons dit, l'élévation de l'homme à un état divin par son union avec Dieu, union que la foi inaugure, que la grâce sanctifiante produit et que couronne dès la vie présente la Divine Eucharistie. D'où nous vient une telle grandeur ? De Jésus-Christ « médiateur entre Dieu et les hommes ». Comment allons-nous à Jésus-Christ ? Est-ce de nous mêmes, par nos seules forces ? Non certes ! Il nous faut pour nous élever ainsi une grâce, un support, un entraînement. Sans doute l'attraction divine n'anéantit pas notre libre arbitre ; elle exige même notre libre coopération ; mais nul ne va à Dieu sans Dieu. *Ne murmurez pas entre vous, dit le Sauveur : Nul ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire, et moi je le ressusciterai au dernier jour*<sup>2</sup>. Ainsi se commence et s'achève notre salut. Une grâce nous est donnée qui nous fait nous attacher

<sup>1</sup> Joan., VI, 41-42.

<sup>2</sup> Joan., VI, 43.

à Jésus-Christ, grâce qui, sans nous violenter, nous attire doucement par l'attrait du cœur, par la persuasion de l'entendement, par l'acquiescement de la volonté. Nous croyons en Jésus, nous l'aimons, nous imitons ses exemples, nous nous revêtons de sa sainteté ; notre vie s'écoule ainsi dans la pratique des vertus ; et quand l'épreuve est finie et la victoire remportée, le même Jésus-Christ qui nous a sanctifiés nous ressuscite à la gloire.

N'allons pas plus loin : plus loin c'est le mystère, c'est le secret de Dieu, c'est l'abîme ; et qui prétend sonder cet abîme s'y perd infailliblement. Pourquoi ceux-ci « sont-ils attirés » à Jésus-Christ par le Père de façon à s'y unir et à être sauvés ? Pourquoi d'autres ne sont-ils pas attirés dans la même mesure ? Pourquoi des Élus ? Pourquoi des réprouvés ? Répétons avec saint Paul : « Oh ! que les voies de Dieu sont inscrutables ! Oh ! combien inscrutables sont ses secrets » !

Tout ce que nous pouvons dire et qui suffit à rassurer nos angoisses et à étouffer nos murmures, c'est que Dieu est la Justice et la Bonté infinies ; qu' « Il illumine tout homme venant en ce monde », qu' « Il veut que tous les hommes parviennent au salut », qu' « Il a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son Fils unique », que ce fils unique de Dieu ne s'est fait homme, n'a souffert, n'est mort, que pour que tous soient sauvés. Le soleil ne darde pas plus universellement ses rayons que la grâce de Jésus-Christ ne se répand dans toutes les âmes ; et encore que plusieurs soient plus largement illuminées, aucune n'est privée de la lumière qui mène au terme éternel. A son autorité Jésus-Christ joint celle des Prophètes toujours acceptée du Juif : *Il est écrit dans les*

*Prophètes: « tous recevront l'enseignement de Dieu »<sup>1</sup>.* Tous les hommes, dans le monde entier, le recevront dans une mesure suffisante au salut. Les enfants de l'Eglise seront inondés de son éclat. Dans le ciel il acquerra, quand seront déchirés tous les voiles, son plein et parfait achèvement. Tant que nous ne mettons pas d'obstacle à l'efficacité de cet enseignement, il nous mène à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, au salut. *Qui-conque a entendu l'enseignement du Père et l'a compris, vient à moi*<sup>2</sup>. Cet enseignement est-ce la claire vision, l'évidence, la pénétration entière des mystères, la vue de Dieu, et dans cette vue de Dieu la connaissance de tous les secrets de l'autre vie? Non, la foi demeure, et c'est « en énigme », dans l'indécise lumière de la nuit que nous avons, sur la terre, l'enseignement divin. *Nul ne voit Dieu; il n'y a que Celui qui est de Dieu qui ait vu le Père*<sup>3</sup>. Un seul a eu sur la terre la vision Béatifique de Dieu, et c'est l'Homme-Dieu.

Mais si nous ne voyons pas par nous-mêmes les choses de la vie éternelle, nous les connaissons parce que Jésus-Christ a daigné nous en dire. Et cette lumière est la vie. Le même Jésus-Christ qui nous illumine, nous nourrit. En nous unissant à lui nous participons aux secrets divins et nous vivons de la vie même de Dieu : *En vérité, en vérité, je vous le dis, Celui qui croit en moi a la vie éternelle*<sup>4</sup>.

IV. Ce n'est pas de l'Eucharistie que Jésus-Christ nous a entretenus jusqu'ici, mais du sublime mystère de notre élévation jusqu'à Dieu, jusqu'à la vie divine,

<sup>1</sup> Joan., VI, 45.

<sup>2</sup> Joan., VI, 45.

<sup>3</sup> Joan., VI, 46.

<sup>4</sup> Joan., VI, 47.

jusqu'à cette union ineffable qui nous fait vivre de Lui-même. Comment une telle élévation est-elle devenue possible? Par Jésus-Christ, qui Dieu et homme a uni ensemble les deux natures. Jésus-Christ étant homme nous incorpore à Lui; étant Dieu nous élève jusqu'à Dieu. Jésus-Christ est ainsi la seule « voie » possible qui nous puisse mener à Dieu. Croire en Jésus-Christ est donc l'essentielle condition de notre divine destinée. Comment adhérons-nous à Jésus-Christ? Par la foi. La foi nous vient-elle de nous-mêmes? Nullement, nous devons y être amenés par Dieu. Quand nous y sommes amenés, quelle ineffable chose s'opère en nous? Jésus-Christ devient notre vie, et l'Apôtre a pu s'écrier. « Je vis : non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! » Jésus-Christ dit de même : *Je suis le Pain de vie*<sup>1</sup>.

Avec cette dernière parole nous entrons dans la promesse de l'Eucharistie, qui est l'achèvement parfait, la perfection vivante, de la vie divine en nous. Vivre de Jésus-Christ c'est être dans l'impossibilité de mourir. Comment mourir quand on vit d'immortalité? La manne, au désert, dans le lieu du passage, n'était que la figure, vide d'efficacité : aussi moururent-ils ceux qui la mangèrent; mais ceux qui mangeront, non plus la manne figurative, mais le vrai « Pain », la vraie nourriture divine, ceux-là ne mourront pas à jamais : *Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais voici le pain qui descend du ciel, et si quelqu'un en mange, il ne mourra point. Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Joan., VI, 48.

<sup>2</sup> Joan., VI, 49.

Jésus-Christ n'a pas dit encore la grande parole ni révélé l'ineffable mystère de la manducation de sa chair ; mais déjà nous pouvons pressentir ce qu'est ce « Pain vivant ». C'est une nourriture véritable, c'est un véritable aliment. Jésus en parle comme il parle de la manne mangée au désert : ces deux aliments se ressemblent en tant qu'ils sont aliments. Mais d'autre part, quelle différence entre eux ! La manne ne soutenait que pour un moment une vie périssable, elle n'empêchait pas la mort de faire son œuvre ; elle était la nourriture de passage donnée à des exilés, dans le désert ; elle n'était qu'une figure et ne faisait que présager une plus auguste réalité. Cette réalité, cette manne véritable, ce « Pain vivant », le voici maintenant annoncé au monde. Avec lui, par lui, la mortalité disparaît, l'homme acquiert une vie sans fin, des forces que l'éternité ne parviendra pas à affaiblir : *Ceux qui mangeront de ce pain vivront éternellement*<sup>1</sup>.

Mais enfin ce « Pain vivant » quel est-il ? Comment le manger ? Qu'est-ce que Jésus-Christ entend par cette manducation mystérieuse ? S'agit-il de la foi ? De cette foi qui fait dire à saint Paul : « Ma vie c'est le Christ » ? Faut-il entendre par ce « Pain vivant » la grâce qui, nous unissant au Christ, nous fait participer à sa vie ? Ce mystère de notre incorporation divine, Jésus-Christ l'a traité plus haut, et dans des termes qui ne prêtent à aucune obscurité. De même qu'il employait avec la Samaritaine l'image de l'eau jaillissante, il employa là l'image d'un Pain venu des Cieux. Manifestement il ne s'agissait que de la vie surnaturelle par la foi.

Mais, ici, combien le langage du Sauveur devient dif-

<sup>1</sup> Joan., VI, 50-51-52.

fèrent ! Comme il précise ce que nous devons manger ! Combien sont claires et absolues ses paroles ! *Le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je livrerai pour le salut du monde... Ma chair est véritablement une nourriture; mon sang est véritablement un breuvage*<sup>1</sup>. Qui pourrait voir un langage figuré dans des expressions qui ne s'y prêtent en aucune manière ? Dans quelle langue, chez quel peuple, « manger la chair » et « boire le sang » ont-ils signifié « croire », se nourrir de foi, s'incorporer à quelqu'un par la foi ? On peut trouver dans quelques langues que « mordre », « dévorer », veut signifier la haine, la calomnie, le désir de se venger d'un ennemi en le perdant. Mais rien n'est plus opposé au passage où le Sauveur, par amour veut que nous nous nourrissons de sa chair, pour alimenter divinement la vie divine qu'il a voulu nous communiquer. Toute équivoque nous devient impossible quand Jésus-Christ ajoute que la chair qu'il nous donne en nourriture, est *cette même chair qu'il va livrer pour le salut du monde*<sup>2</sup>. Que livre-t-il à la Croix ? Qu'y voyons-nous immolée, crueifiée, expirante, sinon une chair véritable ? Quel sang coule, sinon un vrai sang, le vrai sang du Sauveur ? Or c'est cette même chair, c'est ce même sang, qu'il nous donne à manger, qu'il nous donne à boire.

La clarté seule des termes et l'impossibilité d'y donner un sens figuratif suffiraient amplement à établir la réalité Eucharistique, mais combien l'attitude et le langage des Juifs de Capharnaüm y ajoutent une irréfutable confirmation ! Les Juifs comprennent si bien qu'il faut

<sup>1</sup> Joan., VI, 52.

<sup>2</sup> Joan., VI, 52.

manger la chair et boire le sang du Christ, que c'est là même ce qui les révolte et les fait s'écrier : *Comment Celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger*<sup>1</sup>? Le moment est décisif. Si Jésus-Christ n'a parlé qu'en image et d'une manducation purement figurative, il détournera les Juifs d'une grossière méprise, alors surtout que cette méprise se tourne en scandale, et que de longs siècles pourront trouver dans cette erreur le sujet d'une révoltante idolâtrie. Quoi! Jésus-Christ, le Docteur de la vérité, la Vérité vivante, venu en ce monde pour arracher le monde à ses erreurs et fonder le royaume de la vérité, n'aura parlé que pour légitimer la plus monstrueuse des erreurs! il courbera les générations abusées par Lui devant un morceau de pain, leur ayant laissé croire que ce pain c'est sa chair, que ce vin c'est son sang! Il vient de dire : *le pain que je donnerai c'est ma chair...*<sup>2</sup>. Il a donné, sous peine de mort éternelle, l'ordre de *manger sa chair, de boire son sang*<sup>3</sup>. On le croit, on se trompe grossièrement en le croyant... Que va-t-il faire? Assurément dissiper cette méprise, expliquer qu'il n'a parlé qu'en figure, car partout et toujours Lui ou ses Évangélistes rectifient les fausses interprétations, dans les circonstances de beaucoup moindre valeur.

Or, c'est absolument le contraire qu'il fait, dans la plus solennelle et la plus grave des occurrences. Non seulement il ne détrompe pas les Juifs, mais il les enfonce, pour ainsi dire, dans le sens d'une manducation réelle de son Corps. *En vérité, en vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair du Fils de*

<sup>1</sup> Joan., VI, 53.

<sup>2</sup> Joan., VI, 52.

<sup>3</sup> Joan., VI, 54.

*l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma Chair est véritablement une nourriture, mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en Moi et Moi en lui*<sup>1</sup>.

Désirons-nous plus de preuves encore de la divine réalité de l'Eucharistie? Le Sauveur nous satisfait en subissant la douloureuse désertion de ses disciples, plutôt que de toucher à ses formelles affirmations. *Beaucoup de ses disciples, après avoir entendu ces paroles, se dirent : C'est vraiment trop fort! Qui peut supporter un pareil langage?... Et à partir de ce moment beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec Lui*<sup>2</sup>. Connaître l'infinie tendresse du Cœur divin, la sollicitude du Bon Pasteur pour ses brebis, le trésor d'amour et de dévouement renfermé dans ces paroles : « Père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez confiés! » c'est apprécier l'amère douleur ressentie par le Sauveur du monde en voyant s'éloigner de lui et se perdre la foule jusque-là si empressée de ses disciples. Mais pourquoi les laisser s'éloigner, alors que d'un mot il était facile de les retenir? Ce mot, non seulement Jésus-Christ ne le prononça pas, mais il eut consenti à la perte, même de ses Apôtres, si leur foi à l'ineffable mystère eût défailli. C'était au sens naturel du mot qu'il avait dit : *Ma Chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment un breuvage*<sup>3</sup>. C'était de la manducation réelle de son corps sacré qu'il faisait un

<sup>1</sup> Joan., VI, 54-55-56.

<sup>2</sup> Joan., VI, 61.

<sup>3</sup> Joan., VI, 56.